

**Cahiers
du GRM**

Cahiers du GRM

publiés par le Groupe de Recherches Matérialistes –
Association

6 | 2014

**Les intellectuels dans la guerre civile européenne.
Enjeux philosophiques d'une histoire à écrire**

Clercs et traîtres, chercheurs et révolutionnaires : autour de quelques tentatives oubliées d'articuler travail théorique et action politique

Fabrizio Carlino



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/grm/506>

DOI : 10.4000/grm.506

ISSN : 1775-3902

Éditeur

Groupe de Recherches Matérialistes

Référence électronique

Fabrizio Carlino, « Clercs et traîtres, chercheurs et révolutionnaires : autour de quelques tentatives oubliées d'articuler travail théorique et action politique », *Cahiers du GRM* [En ligne], 6 | 2014, mis en ligne le 27 décembre 2014, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/grm/506> ; DOI : 10.4000/grm.506

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

© GRM - Association

Clercs et traîtres, chercheurs et révolutionnaires : autour de quelques tentatives oubliées d'articuler travail théorique et action politique

Fabrizio Carlino

Benda répond à la crise : le clerc et l'indépendance du spirituel

- 1 Dans son célèbre pamphlet de 1927, Julien Benda affirme la nécessité, si les intellectuels doivent rester fidèles à leur essence, de rétablir la séparation entre le spirituel (tendant à l'universel) et le temporel (rivé au particulier) : le « clerc » incarne alors l'intellectuel authentique, en ce qu'il représente des « valeurs éternelles et désintéressées »¹. Tandis qu'il reproche aux intellectuels contemporains d'avoir trahi cette fonction, essentiellement contemplative, au profit d'intérêts pratiques, Benda prétend néanmoins que le clerc sert l'humanité : c'est en effet dans la mesure où il ne se donne pas pour but de servir l'humanité que le vrai intellectuel « est celui qui la sert le mieux ».
- 2 La façon dont le clerc peut agir pour l'humanité, tout en restant rigoureusement séparé de la sphère où l'homme exerce son action, reste fort problématique : dans un écrit postérieur, Benda lui-même ressent l'exigence de nuancer sa thèse, en introduisant une différenciation entre « clercs séculiers » et « clercs militants »². En tout cas, cette impasse ne se laisse pas réduire à la conséquence fâcheuse d'une sorte d'« ascétisme moral » auquel Benda, ancien dreyfusard passionné et antinationaliste convaincu, aurait du mal à rester fidèle jusqu'au bout³. Et il ne peut non plus être question – c'est l'accusation de Paul Nizan – d'« hypocrisie », d'une simple « idée réchauffée de la mission bourgeoise » à travers laquelle Benda chercherait à « concilier le prestige éminent auquel un clerc ne saurait malgré tout renoncer, et l'absence finale par quoi il justifie le conformisme auquel

il cède en secret »⁴. Comme les choix politiques de Benda le montrent clairement⁵, la condamnation des intellectuels partisans ne se laisse pas réduire à l'idéologie naïve d'un réactionnaire moralisateur. Dans cette profession de foi en la tâche du clerc, à condition qu'il reste fidèle à sa fonction spirituelle sans que cela implique la négation de son rôle publique, s'exprime tout d'abord la conscience des difficultés liées à un nouveau statut de l'intellectuel, qui ne faisait que commencer à devenir visible, et dont la scission entre vocation universaliste et intérêts particuliers semble incarner une valeur concrète inédite. L'origine matérielle du plaidoyer pour un retour à la séparation de l'intellectuel, doit être cherchée dans la conscience, qui reste pourtant implicite, d'une nouvelle forme de la scission : perçue autrefois d'un point de vue formel, la contradiction est désormais une condition vécue, qui devient concrète dans le déchirement du travailleur intellectuel, scindé entre le rang qu'il se voit assigné par sa fonction universelle, et le déclassement de son rôle qui l'écrase en l'enfermant dans sa situation particulière.

- 3 Le constat d'une transformation sociale est donc le point de départ de Benda : la plupart des philosophes ne peuvent plus vivre comme Descartes ou Spinoza, ils sont mariés, font des enfants, occupent des postes, sont dans le monde. À ce propos, Nizan fait remarquer que ce qu'il faut reprocher aux intellectuels n'est pas d'être plongés dans la vie, mais plutôt que leur vie est une « vie bourgeoise », qu'ils sont des « salariés de l'Etat », qu'ils vivent du commerce, de « la sage fabrication et de la sage administration de leurs marchandises spirituelles »⁶. Par cette critique adressée à l'intellectuel, qui serait bourgeois par nature et sans exception, Nizan semble négliger⁷ ce que Benda a pressenti : le risque de la prolétarianisation atteint désormais les privilèges économiques et sociaux de l'intellectuel contemporain, lequel, contrairement à ses aînés, est lui-même assujéti au pouvoir de l'État et aux contraintes de la société bourgeoise : « Sa nation lui met un sac au dos si elle est insultée, l'écrase d'impôts même si elle est victorieuse » ; depuis que « le temps des mécénats est passé (...) il lui faut trouver sa subsistance »⁸.
- 4 La prolétarianisation et le risque de perdre son indépendance constituent donc la nouvelle réalité de l'intellectuel. Benda en prend certes conscience, tout en essayant de s'y opposer en appelant à la séparation entre le clerc et la société. Cette réalité correspond à des situations précises au niveau institutionnel. Le déclassement du clerc réduit au rang de salarié de l'État entraîne ce « mouvement de professionnalisation des activités intellectuelles », qui ne peut être dissocié du double processus de nationalisation et d'internationalisation du travail intellectuel dans l'entre-deux guerres⁹. Ce mouvement encourage naturellement la syndicalisation massive, ainsi que la politisation, du champ intellectuel ; c'est là l'origine de la diffusion de ce « syndicalisme intellectuel », qui, à partir du modèle français, sera exporté en Europe. Et si, d'une part, l'assimilation d'une partie des « services intellectuels », tel que l'enseignement, à la « fonction publique »¹⁰, a permis de ralentir le processus de subordination face aux contraintes du marché¹¹ et aux intérêts particuliers au détriment de leur vocation universaliste, d'autre part ce processus a pu faciliter le contrôle idéologique de la part des institutions.
- 5 Aux yeux de ces intellectuels qui étaient déterminés à garder leur fonction critique, il n'y avait que deux manières d'échapper à ce danger : soit s'introduire dans les institutions existantes, en essayant de défendre un espace de liberté et en espérant les utiliser à leur propre avantage, soit tenter de mettre en place des organisations s'inscrivant dans un projet révolutionnaire. Les deux voies trouvèrent une expression adéquate dans l'adhésion aux initiatives culturelles soutenues par le Parti communiste : nombre d'intellectuels firent ce choix à partir de la fin des années 1920¹².

- 6 Mais Benda avait évidemment pressenti où ce choix conduirait ceux qui étaient autrefois « les officiants de la Justice abstraite » : seule la fidélité à sa mission propre pouvait placer le clerc à l'abri des pressions politiques et de la marchandisation de ses œuvres ; toute autre fidélité, peu importe à l'égard de quel parti, ne pouvait se faire qu'au prix de la perte de cette autonomie qui garantissait l'exercice de la fonction critique¹³. En ce sens on peut comprendre le caractère « prophétique » – selon le mot de Michel Winock – du livre de Benda : la trahison des clercs consiste « non pas à s'engager dans une action publique (...) mais à subordonner l'intelligence à des partis pris terrestres ». Par-là, Benda « dénonçait l'intelligence qui donnait les justifications savantes et littéraires aux déchaînements des passions particulières – pléonasme didactique ; il annonçait ce que deviendraient les sociétés qui annuleraient tout pouvoir spirituel indépendant : des régimes totalitaires »¹⁴.
- 7 Mais ce qui importe le plus, c'est que l'indépendance du pouvoir spirituel – qui n'est qu'un autre nom de l'autonomie du travail théorique – n'implique pas la négation, non seulement de l'efficacité du spirituel dans le monde, mais aussi de son *enracinement* dans le monde. L'appel de Benda exhortant à réagir à la menace de la prolétarianisation et à la tentation de se plier aux passions politiques – tels que la Nation, la Race, l'autorité ou le parti pris – tire ses raisons et ses racines, ainsi que sa cible polémique, de ces deux structures du processus de politisation du champ culturel que sont la professionnalisation et la jonction entre internationalisation et nationalisation. En ce qui concerne le nationalisme, le clerc ayant trahi sa fonction intervient en donnant force, dignité et cohérence universelles et idéales à ce qui relève de l'histoire factuelle, laquelle se trouve par conséquent « moralisée » – ce qui ne veut pas dire qu'elle en deviendrait « morale », mais simplement qu'elle est rationalisée et justifiée.
- 8 La critique de la « milice spirituel du temporel » se configure donc comme refus à la fois de la soumission du spirituel au temporel, de la réduction du spirituel au temporel et de leur identification immédiate : seule la distance entre les deux sphères permet l'intervention efficace et consciente de l'un auprès de l'autre. Ce qui explique et légitime le fait que l'intellectuel « authentique » est en même temps solitaire et engagé, le « calme de l'esprit » et « la discipline intellectuelle » étant ses propres modalités d'action¹⁵.
- 9 C'est précisément la position de cet écart, le maintien de cette distance entre les deux sphères, qui est la condition de leur articulation, ce qui permet à cette lutte contre l'effacement de la forme spécifique de l'intellectuel qui était dominante au XX^{ème} siècle – celle de la critique du pouvoir – de ne pas déboucher sur la restauration de la figure du philosophe roi ou du conseiller du prince¹⁶. La nature du clerc selon Benda exclut rigoureusement ces deux formes : sa séparation essentiel d'avec le pouvoir temporel vise à nier son identification à l'État (le philosophe roi) en même temps que sa subordination à celui-ci (le conseiller).
- 10 Les contradictions du discours de Benda reflètent donc la difficulté qu'éprouve l'intellectuel à se situer à la hauteur de la complexité de la nouvelle réalité : le rappel à l'ordre de la fonction spirituelle du clerc constitue surtout une tentative de faire face aux pressions multiples auxquelles l'intellectuel se trouve confronté, afin de garder un espace d'autonomie qui est censé représenter la condition de l'efficacité de son action spirituelle dans la réalité historique. Mais l'action du clerc, qui vise à servir les hommes réels tout en se voulant autonome, est pourtant vouée à l'échec, faute d'un rapport organique avec le mouvement historique concret.

De l'intellectuel au scientifique : le Cercle de la Russie neuve et la réalisation de la théorie

- 11 L'autre voie disponible – alternative à celle du refus de toute institutionnalisation – pour répondre à la crise tout en sauvegardant l'indépendance du travail théorique, fut empruntée par le Cercle de la Russie neuve (CRN), un groupe d'intellectuels dont faisait partie Paul Nizan. Le parcours du CRN peut également être lu à la lumière des processus de prolétarianisation du travailleur intellectuel et d'internationalisation des enjeux de l'espace intellectuel qui étaient à l'origine de l'intervention de Benda. La place que le CRN a, dans son évolution, attribuée à l'indépendance du travail théorique, et par la suite au travail spécifiquement scientifique, ainsi que l'importance accordée à l'élargissement de l'horizon national de l'engagement politique –, tout cela ne saurait être réduit à la pure et simple tendance de ses animateurs à rester spontanément dans la tradition des Lumières. Plongé dans la même réalité que le clerc accusé de trahison, l'itinéraire du CRN nous apparaît comme la tentative de répondre à la transformation de l'intellectuel en « travailleur scientifique », puis en « chercheur ». Tout en refusant le piège du dualisme entre universel et particulier, entre spirituel et temporel – qui est à l'origine de l'impasse des positions de Benda, et qui rend celles-ci politiquement stériles –, il s'agit pour les membres du CRN de résoudre la scission spécifique de l'intellectuel contemporain par une action unitaire, à la fois scientifique et révolutionnaire. Plutôt que d'autonomiser l'un des deux pôles, ils cherchent à fusionner la théorie et la praxis dans un seul mouvement révolutionnaire. À cet effet, c'est à la science qu'ils assignent la fonction décisive à l'intérieur du champ théorique, et aux institutions la tâche de la réaliser dans la praxis : la théorie devenue intégralement scientifique et le travailleur scientifique devenu intégralement révolutionnaire participent, par leur propre mouvement interne, de l'avancée du prolétariat. C'est la solution que le CRN propose face au déchirement de l'intellectuel : l'action de la science étant immédiatement révolutionnaire, l'engagement de l'intellectuel dans la lutte se fait par sa propre pratique scientifique, ce qui réaliserait finalement l'unité de l'universel et du particulier, du spirituel et du temporel.
- 12 Cette stratégie ne s'impose qu'à travers des luttes idéologiques, menées durant toute la décennie qui sépare la fin des années 1920 de l'éclatement de la guerre, et qui engagèrent d'un côté les militants du CRN, surtout ceux qui avaient animé le projet initial, de l'autre les émissaires du Komintern, les dirigeants du PCF et leurs porte-paroles à l'intérieur du groupe¹⁷. Les enjeux liés au développement de la politique culturelle soviétique – soutenue et traduite par les communistes français –, peuvent alors expliquer l'évolution du CRN, en commençant par les changements de sa composition interne.
- 13 A sa naissance en 1927, le CRN regroupe des intellectuels différents au point de vue de leur origine et de leur formation. Les témoignages s'accordent pour affirmer que l'adhésion d'écrivains et d'artistes est souvent motivée par une « curiosité » ou une « passion » commune à l'égard de la culture de la « Russie neuve », à l'époque largement inaccessible, et par le désir de la faire connaître, surtout à travers la projection de film soviétiques¹⁸. Le nom de l'association fut proposé par le poète Edouard Dujardin, et l'intérêt pour l'Union soviétique avait surtout un caractère esthétique, limité au champ artistico-littéraire. Ce qui relie les membres de l'association est moins un parti pris politique ou théorique bien défini qu'un « philosoviétisme »¹⁹ qui reste assez vague ; et ce caractère non immédiatement politique de leur adhésion au marxisme reste central au

moment où l'organisation du CRN se donne une nouvelle structure composée de plusieurs groupes de travail. En 1932 est instituée une Commission scientifique, qui s'articule à d'autres Commissions – cinématographique, théâtrale et économique – auxquelles vont s'ajouter des Commissions consacrées aux arts, à la littérature, à l'architecture et au droit²⁰. Pourtant, tout cela ne semble pas avoir contribué à changer l'idée que les membres se faisaient de la nature de l'association. Cinq ans après sa fondation, y dominait toujours²¹ une atmosphère « pittoresque », comme le rappelle Gabrielle Duchêne, secrétaire générale du Cercle²², et le caractère vague des motivations qui amenaient à prendre part aux activités n'était pas mis en question. Une année après la création de la Commission scientifique, l'éditorial du bulletin mensuel du CRN pouvait toujours affirmer que « la tendance qui domine les hommes, de tous partis ou sans parti, formant le Cercle de la Russie Neuve, c'est la curiosité », une « curiosité intelligente » qui « ne peut pas ne point se mêler de sympathie »²³. La référence faite à des valeurs imprécises, telles que la sympathie ou la curiosité, sera justement l'un des éléments récurrents de l'autoreprésentation par laquelle les membres du CRN réfléchiront les raisons originaires de leur adhésion. Quoi qu'il en soit, même dans cette deuxième phase, caractérisée par l'adhésion de scientifiques, académiciens et intellectuels renommés, ainsi que de militants du PCF, ce qui ne change pas dans son ensemble est la composition interne du groupe, dont les membres, qui restent pour la plupart des « sans parti », viennent d'horizons culturels très différents : positivisme, rationalisme traditionnel, socialisme, et même une idéologie progressiste éclectique liée aux loges maçonniques²⁴.

- 14 D'ailleurs, les témoignages concernant le ralliement des universitaires au communisme et au CRN se concentrent moins sur le développement d'une position politique consciente que sur la dimension affective. La raison explicite de l'adhésion de Paul Langevin et d'autres savants de la même génération à une conception marxiste de la science est toujours cette « curiosité sympathique » face à l'URSS et au PCF²⁵, ou encore la « réflexion personnelle », voire les « sentiments »²⁶. Et Henri Wallon, autre figure de proue du CRN, affirme en rappelant son expérience : « Nous étions très favorablement disposés envers la Révolution soviétique. En 1931, j'eus l'occasion d'aller à Moscou pour un Congrès de psychotechniciens. Nous avons été frappés, ma femme et moi, du spectacle de la rue, de l'aspect de confiance qu'il y avait dans la population »²⁷. Rentré à Paris, Wallon fut invité, avec Piéron et Laugier, à exposer ses considérations au CRN, qui s'était constitué, selon les mots de Wallon, « pour développer les idées *non défavorables* à l'URSS, pour essayer de dire la vérité »²⁸. Somme toute un projet à l'apparence très modeste, s'auto-représentant dans des termes qui ressemblent à une prise de distance²⁹.
- 15 Quoi qu'il en soit, c'est à cette occasion que Wallon, invité à participer aux activités du Cercle, décide avec d'autres collègues – Marcel Prenant, Henri Mineur, Georges Friedmann, Charles Parain, Marcel Cohen, Paul Labérenne, Jean Baby, entre autres –, et à partir d'influences diverses³⁰, de constituer ce qu'il qualifie de « cercle d'études scientifiques ». Les documents de l'époque montrent que la visée de cette opération consistait moins à diffuser une doctrine officielle préétablie – ce qui se produira deux ou trois ans plus tard – qu'en une tentative d'auto-clarification, son programme étant de « s'initier au marxisme, le comprendre au point de vue scientifique ; voir, chacun dans sa discipline ce qu'il pouvait en retenir pour ses recherches »³¹.
- 16 Les choses étaient bien sûr plus compliquées que cela : dès sa naissance, encouragée par la « Société pour les échanges culturels entre l'URSS et l'étranger » (VOKS), le CRN a été soumis à la volonté du Komintern, aux fluctuations de la ligne soviétique en matière de

politique culturelle, qui était à cette époque en cours de définition ; et ce, non seulement à travers un contrôle direct, mais aussi à travers des pressions idéologiques exercées, par exemple, par le biais des comptes-rendus des ouvrages édités par ces néophytes français, des recensions émanant de l'autorité soviétique, et qui étaient censées rétablir la juste ligne³².

- 17 À partir de là, le projet du CRN a subi des modifications qui ont fini par altérer sa spécificité. Tout d'abord, ces pressions ont réussi à l'emporter sur les courants les plus ouverts, initialement accueillis et développés au sein du Cercle, surtout à cause du danger lié à la montée des fascismes et à travers l'adoption de la ligne et de l'idéologie du Front populaire. Toute idée, toute position et intuition vues comme déviationnistes, furent assez facilement étouffées dans la seconde moitié de la décennie 1930. En outre, à partir de l'après-guerre, les reconstructions apologétiques, la mythologisation de la phase qui précède la Résistance et la célébration plate de ses protagonistes – parmi lesquels figurent Georges Politzer et Jacques Solomon, tous les deux membres actifs du Cercle – ont aussi contribué à l'oubli de toutes les dissonance et de toutes les tensions qui avaient pourtant scandé cette expérience. La rhétorique des célébrations ne retient que ce qui est susceptible de figurer dans un récit édifiant, mythique et mystificateur au moins en partie : par là, le PCF visait à étaler suivant une continuité linéaire les étapes du progrès de la pensée française, de Descartes à Voltaire et jusqu'à l'accomplissement du matérialisme dialectique dans sa forme ultime, celle du « rationalisme moderne », dont l'œuvre du CRN constituerait une préfiguration univoque et limpide. Cette image restituée comme compacte et pleinement intégrée dans le récit des origines d'un marxisme spécifiquement national a finalement facilité l'opération de classement historiographique du marxisme français de l'entre-deux-guerres sous l'étiquette de l'orthodoxie stalinienne – ce qui équivalait à poser une pierre tombale sur l'ensemble des instances différentes qui composaient cette expérience. Parmi les nombreux éléments devenus illisibles suite à ce refoulement, il nous faudra en particulier retenir ceux qui sont susceptibles d'éclaircir la façon dont le travail théorique était conçu dans le projet du CRN, et préciser de quelle manière cette conception prend en charge, comme nous l'avons déjà signalé, les changements de statut de l'intellectuel, tout en essayant de garder l'autonomie son action.
- 18 Ce qu'Henri Wallon affirme à propos de la méthode de travail adoptée par le CRN correspond donc à une réalité qu'il s'agit de redécouvrir. Faute d'une tradition marxiste à laquelle faire référence, il s'agissait réellement, pour les intellectuels français, de d'abord s'instruire à partir de la philosophie de Marx. Et il n'était pas du tout question d'une application aveugle de formules dont la validité était présupposée, plutôt d'une mise à l'épreuve des hypothèses à partir du parcours de recherche de chacun, d'un travail de vérification, qui restait libre de s'écarter des lois du matérialisme dialectique : le recueil d'essais *À la lumière du marxisme*³³ – premier débouché du travail collectif mené par le CRN – ainsi que le débat qui en résulta, la résistance opposée aux critiques, même à celles qui venaient du Komintern, sont là pour en témoigner³⁴.
- 19 L'indépendance de la recherche devant toute influence externe – théorique, politique ou économique – et la sauvegarde de la spécificité de chacune des disciplines – tout en préconisant leur collaboration – sont des principes de la pratique du CRN qui ne seront jamais abandonnés, du moins en tant que points programmatiques. En 1935, Henri Wallon introduit plusieurs essais tirés d'un cycle de conférences où des savants ont, « chacun dans [leur] domaine », mis à l'épreuve le matérialisme dialectique – il s'interroge : « Que

peut (...) signifier l'indépendance idéologique du savant » ? À ses yeux, si le savant « doit éviter l'influence des impératifs dont il ne peut démêler l'origine ou dont il reconnaît que l'origine est extra-scientifique »³⁵, il doit pourtant aussi, au lieu de s'isoler comme si son intelligence était pure, s'intéresser aux problèmes sociaux, en dialoguant avec les représentants des activités non scientifiques – tant il est vrai que toute activité intellectuelle demeure liée aux problèmes propres à son époque³⁶. Et si d'un côté la sphère sociale et politique doit être prise en compte, sans cependant que cela lui confère le droit de diriger le parcours du savant, de l'autre côté les positionnements politiques doivent être appréciés comme la conséquence de la recherche scientifique et non pas comme son origine. Une instance plus fondamentale apparaît, s'ajoutant à la « sympathie » : l'instance de la science, autonome dans ses procédures, mais chargée de tâches politiques. Comme déjà Paul Langevin, Henri Wallon fait dépendre directement son ralliement au marxisme de sa pratique scientifique. Comme il l'écrira après la guerre, c'est suite à une série de Congrès internationaux organisés par l'Union soviétique entre 1931 et 1935³⁷ que s'éveilla « en certains un intense désir de comprendre et de vérifier l'authenticité, la légitimité de ce que, faute d'un mot meilleur, nous appellerons cette mentalité marxiste »³⁸. Le groupe des scientifiques, qui était devenu crucial pour le développement du CRN, se constitue alors en commission « afin d'approfondir *chacun pour la discipline où il travaillait* quels pouvaient être les rapports de l'idéologie marxiste avec ses recherches et *dans quelle mesure* celles-ci pouvaient bénéficier de celle-là »³⁹.

- 20 En somme, la mise en place de la Commission scientifique ne suit pas seulement l'évolution de la stratégie du PCF ou du Komintern en matière de politique culturelle ; et il serait tout aussi injuste de l'assimiler au processus de mise au point en Union soviétique du *diamat* en tant que méthode universelle et ontologie générale, un processus dont la moitié des années trente voit l'accomplissement. Ce que les documents évoqués indiquent, c'est que la centralité attribuée aux travaux scientifiques au sein du CRN est strictement liée aux transformations du « travailleur scientifique » – cas particulier de la professionnalisation des intellectuels – et à leur syndicalisation, voire politisation, dont nous avons vu qu'elle était un enjeu central de la « trahison des clercs ».

Du travailleur scientifique au chercheur : un nouvel opérateur de l'articulation entre théorie et praxis

- 21 Ces changements de rôle affectent tous les intellectuels. Pour Benda, ils sont à l'origine de l'éclipse de la fonction critique ; pour Nizan, ils représentent l'occasion pour transformer la critique en fonction révolutionnaire⁴⁰. Quoi qu'il en soit, ces changements prennent une forme spécifique lorsqu'ils touchent les scientifiques.
- 22 Les questions soulevées au sujet de la recherche scientifique sont liées à l'avènement du Front populaire. D'un côté, la nécessité d'une « politique de recherche » est affirmée, pour la première fois, par le gouvernement de Léon Blum. De l'autre, c'est dans la phase préparatoire du Front qu'une forte mobilisation des scientifiques se développe⁴¹ : les scientifiques, Paul Langevin en tête, deviennent des figures fondamentales dans l'organisation des premiers regroupements antifascistes⁴². Les deux mouvements, qui se sont soutenus l'un l'autre, ont contribué à créer l'image de rapports univoques et positifs entre les scientifiques et le Front populaire. C'est pourtant à partir de l'histoire du groupe « Jeune science », à l'origine duquel on retrouve deux membres du CRN : Jean Langevin et

Jacques Solomon, qu'une étude récente a montré que la réalité était bien plus complexe⁴³. Constitué en 1936, « Jeune science » représente en France le premier moment « d'organisation d'un mouvement autonome » de ceux qu'on appelait « travailleurs scientifiques » et qui aspiraient à devenir « chercheurs » : en revendiquant la reconnaissance de ce statut, en agissant donc « en faveur d'une organisation de la recherche scientifique indépendante de l'enseignement supérieur », ils revendiquaient « leur existence et leur reconnaissance sociales »⁴⁴.

- 23 Parmi les présupposés de la constitution de ce groupe de jeunes « travailleurs scientifiques », désormais aspirants « chercheurs », il y a « l'instabilité de la carrière et les revenus précaires », qui restaient la règle, face à la profonde transformation des conditions d'exercice de leur activité : « réduction de l'isolement, voire apparition du travail collectif, et en tout cas d'un certain effet de masse critique, début de la notion de programmes de recherche et continuité dans leur mise en œuvre, dotation budgétaires plus substantielles et apparition d'équipements coûteux, augmentation et diversification des personnels techniques »⁴⁵.
- 24 La rencontre entre ce mouvement de mobilisation des chercheurs et le Front populaire apparaît dès lors naturelle à un groupe social qui revendiquait spontanément depuis l'affaire Dreyfus un rôle critique. Cependant, à cette attitude s'ajoutaient chez les scientifiques français des caractères spécifiques qui « découlaient directement de leur activité professionnelle dans les sciences de la nature »⁴⁶. Autrement dit, ils voyaient une liaison plus profonde entre leur pratique scientifique et leur engagement politique, allant jusqu'à affirmer l'enracinement de celui-ci dans celle-là. La conséquence ultime de leur vision de la recherche était l'identité de la science et du communisme. Cette identité ne relevait plus de la capacité de l'intellectuel à incarner directement le point de vue privilégié de l'universel, et donc à saisir l'universel immédiatement : elle dépend bien plutôt du point de vue particulier du chercheur qui ne vise l'universel que par les médiations multiples – politiques, institutionnelles et sociales – dans lesquelles il est désormais nécessairement inscrit, et qu'il entend gérer avec un maximum d'autonomie. En tant que spécialistes d'un domaine spécifique et travailleurs politisés, les chercheurs auraient pu donner un sens concret à la formule par laquelle John D. Bernal, un physicien anglais ami de Paul Langevin, définissait en 1939 « la fonction sociale de la science » : « In its endeavour, science is communism »⁴⁷.
- 25 Finalement, l'engagement politique des jeunes chercheurs finira par se transformer en une lutte entre générations opposant les jeunes chercheurs aux intérêts des « mandarins universitaires » : même leurs interlocuteurs communistes, tel Georges Cogniot, garderont une certaine distance face à leurs revendications. La « politique de la recherche » préconisée au sein du Front populaire ne pouvait pas s'approprier totalement ce que demandaient les jeunes scientifiques : non seulement à cause de la radicalité de leur critique à l'égard de l'organisation des laboratoires, des carrières académiques et de l'enseignement⁴⁸, mais aussi de leur potentiel de rupture par rapport à une tradition nationale que le Parti communiste lui-même visait à récupérer pour en faire un aspect de la construction d'un marxisme « à la française ». Evidemment, le conflit des intérêts de générations différentes ne constitue que l'une des formes d'un conflit bien plus général. Nous l'avons vu : l'émergence de cette nouvelle figure de l'intellectuel-chercheur montre, par sa manière propre de concevoir l'engagement, la possibilité d'ancrer dans la pratique scientifique l'identité affirmée entre science et communisme. Et cela ne concerne pas que le groupe de la « Jeune science » : c'est par l'étude de ces conceptions qu'on peut restituer

une partie de leur sens originaire aux positions d'Henri Wallon et à l'activité de la Commission scientifique au sein du CRN. D'ailleurs, il serait injuste d'associer à la tradition positiviste l'idée, présente au sein du CRN, d'une correspondance entre avancement scientifique et progrès social, le positivisme étant au contraire l'une des cibles principales de leur intervention. Il s'agit là bien plutôt de l'exigence d'expérimenter un nouveau rapport entre universel et particulier, entre rôle et fonction, qui aurait dû cesser d'être un rapport d'extériorité, externe au travail de la recherche : au contraire, la difficulté immanente à ce rapport, que Benda se proposait de résoudre en affirmant l'indépendance radicale des deux termes, doit être considérée comme interne à la pratique scientifique. L'insistance de Wallon sur la nécessité que les savants mènent leurs recherches en toute indépendance et suivant les lois de leur propre domaine si leur lutte doit être efficace, exprime aussi l'un des enjeux de l'affirmation du chercheur à la fois comme figure sociale et comme sujet politique.

- 26 Mais c'était le moment du Front populaire et il fallait se rallier à une seule ligne : celle de la culture nationale. Ces premiers pas vers une nouvelle articulation du travail théorique et de l'intervention politique furent simplifiés, et finalement noyés, en les inscrivant sous le drapeau de la glorieuse tradition rationaliste et matérialiste française. A l'instar de leur antipositivisme, l'intérêt pour Hegel dont les intellectuels du CRN avaient fait preuve sera ignoré. À travers l'étude de la dialectique hégélienne, filtrée par la lecture d'Emile Meyerson, le philosophe René Maublanc et le physicien Jacques Solomon recherchaient surtout une voie pour s'émanciper précisément de la tradition universitaire française, une nouvelle impulsion, par-delà les frontières nationales, pour leurs trajets théorique et politique. Malgré leur résistance initiale, ils ne purent que céder face aux pressions croisées des urgences de la lutte idéologique et du contrôle du PCF et du Komintern. Pour les communistes français, des trois sources du marxisme – une formule qui relevait déjà d'un schéma douteux – il ne reste que la source française : à la veille de la guerre, il reviendra aux scientifiques du CRN de former le noyau théorique qui donnera naissance à *La Pensée*, « revue du rationalisme moderne ».
- 27 De ces luttes idéologiques, il ne nous reste qu'une double disparition, qui a frappé tant ce que les intellectuels du CRN ont pu exprimer de « dissonant » que les affrontements au cours desquels ils ont succombé. Cependant, la reconstruction de ce champ de bataille dans ses évolutions laisse entrevoir une trace de ce qui a été refoulé. À travers des signes incertains, cette trace nous rend lisibles quelques indications pour penser la manière de défendre l'autonomie du travail théorique sans tomber, comme Benda, dans l'affirmation impuissante de son autonomie absolue : un rapport entre théorie et praxis pensé au-delà de tout dualisme, articulé dans la praxis, suivant un modèle fourni par la pratique concrète de la nouvelle figure du « chercheur ». Autrement dit, il nous reste la trace de l'effacement d'une tentative d'envisager une forme de politisation de la recherche qui reconnaît la valeur politique de la science, sans pour autant mettre en place un contrôle politique sur la pratique scientifique.

NOTES

1. J. Benda, *La Trahison des clercs* (1927), Paris, Grasset, 1990, p. 41.
2. J. Benda, *La Fin de l'Eternel*, Paris, Gallimard, 1929.
3. C'est ce que la lecture de Michael Walzer semble suggérer, dans son *The company of critics, social criticism and political commitment in the twentieth century* (*La critique sociale au XXe siècle : solitude et solidarité*, tr. fr. de S. McEvoy, Paris, Métailié, 1996).
4. P. Nizan, *Les chiens de garde* (1932), Agone, 2012, p. 73.
5. Benda n'a jamais caché son admiration pour les positions de Voltaire dans l'affaire Calas, ainsi que pour Zola lors de l'affaire Dreyfus ; ses positions hostiles à tout nationalisme étaient également affichées publiquement, ainsi que sa haine à l'égard d'intellectuels nationalistes tels que Maurras et Barrès.
6. P. Nizan, *Les chiens de garde*, op. cit., p. 119.
7. En réalité, l'avènement de la « nouvelle philosophie » annoncé dans ce pamphlet, présuppose la formation d'une nouvelle figure de l'intellectuel, dont le statut révolutionnaire serait réel et non plus purement idéal, et qui remplacerait les « chiens de garde ». Pourtant, Nizan néglige la liaison entre l'adhésion politique des intellectuels au prolétariat et la prolétarianisation qui les menace.
8. J. Benda, *La Trahison du clerc*, op. cit., p. 202.
9. Je m'appuie sur des travaux novateurs consacrés à l'étude de la mise en place des politiques culturelles dans le cadre des dynamiques d'internationalisation et de nationalisation. Voir à ce sujet G. Sapiro (dir.), *L'espace intellectuel en Europe : de la formation des États-nations à la mondialisation*, Paris, La Découverte, 2009 ; cf. en particulier G. Sapiro, « L'internationalisation des champs intellectuels dans l'entre-deux-guerres ».
10. *Ibid.*
11. En effet, comme le montre une étude désormais classique, dans la scansion de l'histoire du pouvoir intellectuel en France, l'entre-deux-guerres marque une césure inaugurant le « cycle éditorial » – où les anciens-clercs sont dominés par le marché – qui toutefois ne se développera qu'à partir de l'après-guerre (R. Debray, *Le pouvoir intellectuel en France*, Paris, Ramsay, 1979).
12. Sur la crise des institutions traditionnelles, à l'origine du rapprochement entre les intellectuels et le Parti communiste, voir D. Tartakowsky, « Le marxisme et les intellectuels. De 1920 à 1935 », in *La Pensée*, n. 205, mai-juin, 1979.
13. Ce primat absolu de l'indépendance, même au prix de l'oppression de classe, est réaffirmée dans la réponse de 1935 aux critiques de Nizan. Nul doute que l'intellectuel de Benda, bien qu'« engagé », s'oppose radicalement à tout genre d'organicité d'inspiration gramscienne, comme le remarque M. Walzer, *La critique sociale au XXe*, op. cit., p. 53.
14. M. Winock, *Le siècle des intellectuels*, Paris, Seuil, 1999, p. 246.
15. Sur le romantisme que Benda ne parvient toujours à éviter, en se réfugiant dans le « calme de l'esprit » et « la discipline intellectuelle » caractérisant la nature solitaire du clerc, voir Walzer, *La critique sociale au XXe*, op. cit., p. 49.
16. Enzo Traverso a récemment attiré l'attention sur l'importance de cette troisième figure, en refusant le dualisme, formalisé par Norberto Bobbio, qui ne voit que deux conceptions possibles de l'intellectuel, celle qui annule toute différence entre l'intellectuel et le pouvoir (philosophe roi) et celle qui attribue à l'intellectuel un rôle subordonné (le conseiller du prince, aujourd'hui dominante) (E. Traverso, *Où sont passé les intellectuels ? Conversation avec Régis Meyran*, Paris, Textuel, 2013).

17. La reconstruction de ce processus a fait l'objet de ma thèse de doctorat (*Scienza e ideologia « à la lumière du marxisme » : il contributo del Cerchio de la Russia nuova nel processo di elaborazione e attivazione del materialismo dialettico in Francia*, Paris-IV Sorbonne, janvier 2014). Sur l'histoire du groupe, v. également I. Gouarné, *L'introduction du marxisme en France : philosoviétisme et sciences humaines*, 1920-1939, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013.

18. Voilà quelques titres révélateurs, parus dans le premier numéro du bulletin de l'association : « Le film éducatif et documentaire en URSS. Le film culturel en URSS », par Victor Gayman ; « Le cinéma éducatif pour enfants à Moscou » ; « Cinq ans d'industrie cinématographique en URSS » (*Les documents de la Russie Neuve*, n. 1, 1931). Sur la phase artistique, il faut ajouter au témoignage de Gabrielle Duchêne les souvenirs d'Yvonne Sadoul (*Tel qu'en mon souvenir. Renan, Jaurès, Lénine et tant d'autres*, Paris, Grasset, 1978, in part. p. 83-85) et la reconstruction fournie par Paul Labérenne (« Du cercle de la Russie Neuve à *La Pensée*. L'itinéraire de quelques "compagnon de route" », *La Pensée*, n. 205, mai-juin 1979).

19. En m'appuyant sur les analyses d'I. Gouarné (*op. cit.*, en part. la partie consacrée à la *sociogenèse des philosoviétismes*), j'appelle « philosoviétisme » cet ensemble d'attitudes imprécises – telles la « sympathie », la « curiosité », l'adhésion en tant que « compagnon de route » – vues comme symptômes de la « fluidité » des formes du ralliement des intellectuels au Parti communiste entre la fin des années 1920 et le début des années 1930.

20. Y. Sadoul, *Tel qu'en mon souvenir*, *op. cit.*, p. 183 ; I. Gouarné, *L'introduction du marxisme en France*, *op. cit.*, p. 11, 316. Selon le témoignage de G. Duchêne, les différentes activités culturelles ne furent jamais négligées jusqu'aux dernières années d'activité, et de nombreux concerts et expositions furent organisés jusqu'au début de la guerre (G. Duchêne, « Des intellectuels français viennent à l'URSS », in *Études soviétiques*, n. 3, novembre 1950 p. 44).

21. Selon son témoignage, l'étude rigoureuse du marxisme n'a été mise qu'assez tardivement au centre des intérêts de l'association (G. Duchêne, « Des intellectuels français viennent à l'URSS », *op. cit.*, p. 43-44).

22. Parmi les adhérents de 1927 on mentionnera Georges Duhamel, Léon Moussinac, Charles Vildrac, Luc Durtain et Francis Jourdain (I. Gouarné, *L'introduction du marxisme en France*, *op. cit.*).

23. F. Challaye, « Au lecteur », in *Les documents de la Russie neuve*, n. 7, juin 1933, p. 1.

24. P. Labérenne, « Du cercle de la Russie Neuve à *La Pensée* », *op. cit.*, p. 16.

25. P. Langevin, *La pensée et l'action*, textes recueillis et présentés par P. Labérenne, préf. de Frédéric Joliot-Curie et Georges Cogniot, Paris, Les éditeurs français réunis, 1950, p. 83. Même dans leur présentation de la Commission scientifique à la société soviétique qui contrôlait leurs initiatives, il n'y a aucune hésitation à indiquer dans l'« esprit de sympathie » la condition de possibilité de leur compréhension de la Révolution bolchevique (cf. la Présentation de la Commission scientifique du Cercle de la Russie neuve, février 1934. Rapport adressé au VOKS. F. 5283, Op. 7, D. 178 (GARF), cité dans Gouarné, *L'introduction du marxisme en France*, *op. cit.*).

26. A. Langevin, *Paul Langevin mon père. L'homme et l'œuvre*, Paris, Les éditeurs français réunis, 1971, p. 113. Le philosophe R. Maublanc, l'un des membres les plus actifs du CRN, accorde lui aussi une grande valeur à la « sympathie purement sentimentale » comme mobile de l'adhésion générale des intellectuels au communisme (R. Maublanc, « Le rayonnement du marxisme », *Cahiers du bolchévisme*, 15 janvier, 1936).

27. « Entretien avec H. Wallon » (par F. Cohen), in *La Nouvelle Critique*, 108, juillet-août 1959, p. 22.

28. *Ibid.* [C'est moi qui souligne, F.C.].

29. En essayant de détacher la militance marxiste d'Henri Wallon de ses contributions scientifiques, dont il veut démontrer l'indépendance et l'antériorité par rapport à l'adoption de la méthode dialectique, L. Maury fait l'hypothèse que l'expression « idées non défavorables » représente un sorte de « dénégation », ce qui le conduit à se demander s'il ne s'agirait pas là du symptôme d'une conviction affaiblie, d'un retour critique sur son expérience au CRN (cf. L. Maury, *Wallon. Autoportrait d'une époque*, Paris, Puf, 1995). D'ailleurs, de nombreux historiens

soutiennent que l'adoption du matérialisme dialectique de la part des scientifiques français de l'entre-deux-guerres était purement formelle, sans aucun rapport réel avec leur pratique scientifique ; à David Caute revient le mérite d'avoir exprimé cette hypothèse sans réticence : ce genre d'adhésion au marxisme est aussi vague que la devise « plus je fais l'amour, plus je fais la révolution » (D. Caute, *Les compagnons de route 1917-1968*, Paris, Robert Laffont, Paris, 1979, p. 308).

30. Sur le processus qui conduit à la mise en place de la Commission scientifique, je renvoie à I. Gouarné, *L'introduction du marxisme en France*, op. cit.

31. Cf. « Entretien avec H. Wallon », op. cit., p. 23.

32. Voir au moins les recensions de Razumovski, (*Commune*, n. 31, mars 1936) – qui est l'un des auteur du manuel soviétique de référence sur la matérialisme historique et dialectique – et de l'émissaire du Komintern Yablonski (*L'internationale communiste* n. 19, octobre 1935).

33. Publié par la maison d'édition du PCF (Editions sociales internationales), en 1935.

34. Pour une analyse de l'impact de cette publication, et la reconstruction du débat à travers les recensions et les réponses des auteurs, je renvoie à ma thèse, citée plus haut.

35. H. Wallon, « Introduction » à *À la lumière du marxisme*, op. cit., vol. 1, p. 15.

36. *Ibid.* « Chaque savant se prétend contraint, par souci d'objectivité, à s'isoler, dans la stricte pratique de ses méthodes, devant l'objet exclusif de sa science, sans s'inquiéter d'en imaginer les rapports avec l'ensemble de la réalité scientifique et sociale (...). Entre ces activités dispersées, l'unité doit se faire et les cloisons disparaître » (p. 15-16).

37. Sur la psychotechnique (Moscou 1931), sur la psychologie (Leningrad, 1935, présidé par Pavlov) et sur les mathématiques, à Kharkov.

38. Extrait de la présentation que Wallon avait rédigée pour la présentation du troisième tome, qui finalement n'a jamais vu le jour, de *À la lumière du marxisme*, conservé dans le Fonds Wallon, Archives Nationales CARAN (AP360/20).

39. *Ibid.* [C'est moi qui souligne F. C].

40. Nizan n'arrive pourtant pas à cerner ces changements. Ils constituent simplement le présupposé réel de sa conception de l'adhésion des intellectuels à la révolution.

41. Je suis ici l'étude de M. Pinault sur « Les scientifiques et le Front populaire », in X. Vigna, J. Vigreux, S. Wolikow, et. al (dir.), *Le pain la paix la liberté. Expériences et territoires du Front populaire*, Paris, Editions sociales, 2006.

42. Paul Langevin adhère dès le début au Comité Amsterdam-Pleyel (1932) et au Comité de vigilance des intellectuels antifascistes.

43. M. Pinault, « Les scientifiques et le Front populaire », op. cit.

44. *Ibid.*, p. 180.

45. *Ibid.*, p. 185.

46. *Ibid.*, p. 176.

47. « Dans la visée, dans son projet, la science c'est le/du communisme » (J. Bernal, *The social function of science*, London, 1939, cité in Pinault, « Les scientifiques et le Front populaire », op. cit., p. 176).

48. M. Pinault, « Les scientifiques et le Front populaire », op. cit., p. 183.

RÉSUMÉS

L'activité scientifique et politique du groupe d'intellectuels réunis autour du Cercle de la Russie neuve, tout en jouant un rôle décisif dans le processus d'introduction du matérialisme dialectique en France, représente une tentative d'articulation, inédite et oubliée, entre la sphère de la théorie et celle de la praxis. Cet article vise à rendre à nouveau lisibles les éléments propres à cette expérience, à travers la prise en compte des nouvelles conceptions du travail théorique, qui correspondent aux transformations concernant le statut des travailleurs intellectuels dans l'entre-deux-guerres.

INDEX

Index géographique : France

Thèmes : épistémologie, histoire des mouvements politiques, marxisme

Mots-clés : cercle de la Russie neuve, science et politique, théorie et praxis, universel et particulier, Benda

Index chronologique : entre-deux-guerres

AUTEUR

FABRIZIO CARLINO

Docteur en philosophie de l'Università del Salento et Paris IV Sorbonne, Fabrizio Carlino s'intéresse à l'histoire du marxisme et de l'hégélianisme au XXe siècle. Courriel : fbr.carlino@gmail.com